

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1853 \(4 mars - 31 décembre\) : La Russie face à l'Europe](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 3 novembre 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 3 novembre 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Diplomatie](#), [Europe](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Histoire \(France\)](#), [Louis-Philippe 1er](#), [Nicolas I \(1796-1855 ; empereur de Russie\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1853-11-03

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote3643, AN63 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 16

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer 3 Novembre 1853

Je suis décidé à croire que votre Empereur ne veut pas la guerre, et par conséquent à croire qu'il saisira la première occasion de sortir d'un mauvais pas qui mène à la

guerre à la guerre révolutionnaire générale, au chaos Européen.

Si malgré cette perspective, vous aviez votre parti pris de pousser la botte à fond et de jeter bas l'Empire Ottoman pour mettre la main sur les gros morceaux, je comprendrais l'obstination et je n'aurais rien à dire, sinon que le moment est mal choisi pour un si grand coup. Mais je suis convaincu que vous ne voulez pas porter ce coup et alors je ne comprendrais pas que vous ne missiez pas fin, le plutôt possible, à la situation actuelle. Vous n'avez qu'à y perdre. Vous y avez déjà pas mal perdu ; vous y avez perdu votre grand caractère de pacificateur général, de conservateur suprême de l'ordre Européen ; vous avez reveillé les méfiances des autres puissances ; vous vous êtes séparés de l'Angleterre ; vous l'avez unie à la France ; vous avez placé votre plus sûr allié, l'Autriche, dans la situation la plus périlleuse. Vous avez fait autre chose encore ; vous avez fourni à la Turquie une nouvelle occasion de s'établir dans le droit public Européen.

Taxez moi de rancune si vous voulez ; mais ce fût là, en 1840, votre faute capitale, pour isoler, pour affaiblir le gouvernement du Roi Louis Philippe, vous avez alors mis de côté votre politique traditionnelle qui était de traiter les affaires de Turquie pour votre propre compte, à vous seuls sans concert avec personne, vous avez vous-mêmes porté ces affaires à Londres par le traité du 15 Juillet 1840 vous en avez fait de vos propres mains, l'affaire commune de l'Europe. Vous avez été obligés l'année suivante, de faire encore un pas dans cette voie, et la convention des détroits du 13 Juillet 1841, et, de votre aveu, confirmée, pour la Turquie, l'intervention et le concert de l'Europe. Ce n'est pas là, je pense, ce qui vous convient toujours et au fond, et vous deviez être pressés de rentrer avec la Turquie dans vos habitudes de tête à tête. L'affaire des Lieux Saints vous en fournissait, il y a quelques mois une bonne occasion ; après y avoir essuyé, par surprise, à ce qu'il paraît un petit échec, vous y aviez repris vos avantages ; vous l'aviez réglée comme il vous convenait, sans vous brouiller avec la France, et de façon à être fort approuver de l'Angleterre. Pourquoi n'en êtes vous pas restés là ? Tout ce que vous avez fait depuis vous a mal réussi, vous avez eu l'air de vouloir plus que vous ne disiez ; vous n'avez pas fait ce que vous vouliez ; vous vous êtes bientôt trouvés engagés plus avant que vous ne vouliez ; vous avez rallié l'Europe contre vous et jeté la Turquie dans les bras de l'Europe. Pourquoi ? Encore un coup, je ne le comprends pas. Je ne le comprendrais que si je vous croyais décidés à jouer, en ce moment, la grande et dernière partie de cette question, et à mettre, à tout risque, la main sur Constantinople. Et comme je ne crois pas cela, je persiste à penser qu'une seule chose vous importe ; c'est de mettre fin promptement à une situation qui a le triple effet de vous isoler en Europe, d'unir l'Europe contre vous et de placer de plus en plus la Turquie sous la sauvegarde du concert Européen. Vous pouvez sortir de ce mauvais pas, sinon sans quelque déplaisir momentané, du moins sans aucun inconvénient sérieux pour votre politique nationale, et son avenir ; la géographie et le cours naturel des choses vous donnent, dans la question Turque, des forces et des avantages que rien ne peut vous enlever. Pourquoi susciter contre soi un orage quand il suffit de laisser couler l'eau ? Adieu.

J'en dirais bien plus si nous causions. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 3 novembre 1853, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1853-11-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4957>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre 3 Novembre 1853

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 03/10/2022 Dernière modification le 18/01/2024

3643
Vat Richer 3 Novembre 1853

Je suis de tout d'abord à croire que
votre Empereur ne veut pas la guerre, et
par conséquent à croire qu'il saisira la première
occasion de sortir d'un mauvais pas qui
mène à la guerre à la guerre révolutionnaire
générale, au chaos européen. Si, malgré cette
perspective, vous avez votre parti pris de
pousser la botte à fond et de jeter bas l'Empire
Ottoman pour mettre la main sur les gros
trouvards, je comprendrais l'obstination, et
je n'aurais rien à dire, sinon que le moment
est mal choisi pour un si grand coup. Mais
je suis convaincu que vous ne voulez pas
porter ce coup, et alors je ne comprendrais
pas que vous ne missiez pas fin, le plutôt
possible, à la situation actuelle. Vous
n'avez qu'à y perdre. Vous y avez déjà pas
mal perdu : vous y avez perdu votre grand
caractère de pacificateur général, de
conservateur suprême de l'ordre européen ;
vous avez réveillé les méfiances des
autres puissances ; vous vous êtes séparé,

de l'Angleterre ; vous l'avez unie à la France ;
vous avez placé votre plus sûr allié, l'Autriche,
dans la situation la plus privilégiée. Vous avez
fait autre chose encore ; vous avez fourni à la
Turquie une nouvelle occasion de s'établir
dans le droit public européen. Taisez-vous de
rancune, si vous voulez ; mais ce fut là, en
1840, votre faute capitale ; pour isoler, pour
affaiblir le gouvernement du Roi Louis-
Philippe, vous avez alors mis de côté votre
politique traditionnelle qui étoit de traiter
les affaires de Turquie pour votre propre
compte, à vous seuls, sans concert avec
personne ; vous avez vous-mêmes porté ces
affaires à Londres ; par le traité du 15 Juillet
1840, vous en avez fait, de vos propres
mains, l'affaire commune de l'Europe.
Vous avez été obligé, l'année suivante, de
faire encore un pas dans cette voie, et la
Convention des Détroits, du 10 Juillet 1841,
et, de votre avis, confirmée, pour la Turquie,
l'intervention et le concert de l'Europe.
Ce n'est pas là, je pense, ce qui vous
convient toujours et au fond, et vous
deviez être pressé de rentrer, avec la

Turquie, dans
des lieux. Sais-
quelques mois, l'
avoir obtenu ;
un petit échec,
vous l'avez
sans vous braver
façon à être
Pourquoi n'en
ce que vous ne
adulsi ; vous
que nous ne de
que vous vous
trouvai engagé
voulez ; vous
vous les jette
l'Europe. Pour
le comprendre,
que si je vous
le moment, l'
de cette question
Turque, la me
Et comme je ne
penser qu'une
cût de mettre

la France;
l'Autriche,
vous avez
arrivé à la
stabilité
moi de
tut là, en
coler, pour
Londre.
de notre
le traité
propre
avec
porté ce
du 15 Inter
rapport
l'Europe).
ute, de
ie, et la
1844,
la Turquie
Europe.
vous
vous
ne la

Turquie, dans vos habitudes, de tête à tête. L'affaire
des Lieux. Sait-on vous en fournissent, il y a
quelque mois, une bonne occasion; après, y
avoir obtenu, pas surprise, à ce qui parait,
un petit échec, vous y avez repris vos avantages,
vous l'avez réglé comme il vous convenait,
sans vous braver avec la France, et de
façon à être fort approuvé de l'Angleterre.
Pourquoi n'en êtes-vous pas resté là? Tout
ce que vous avez fait depuis, vous a mal
réussi; vous avez eu l'air de vouloir plus
que vous ne disiez; vous n'avez ^{pas} fait ce
que vous vouliez; vous vous êtes bientôt
trouvés engagés, plus, avant que vous ne
vouliez; vous avez rallié l'Europe contre
vous et jeté la Turquie dans le bras de
l'Europe. Pourquoi? Encore un coup, je ne
le comprends pas. Je ne le comprendrais
que si je vous voyais décider à jouer, au
ce moment, la grande et dernière partie
de cette question, et à mettre, à tout
risque, la main sur Constantinople.
Et comme je ne crois pas cela, je persiste à
penser qu'une seule chose vous importe;
c'est de mettre fin promptement à une

Situation qui a le triple effet de nous isoler
en Europe, d'unir l'Europe contre nous, et
de pousser de plus en plus la Turquie sous la
sauvegarde du conseil Européen. Vous pourriez
sortir de ce mauvais pas, sinon sans quelque
dépense momentanée, du moins sans aucun
inconvenient sérieux pour votre politique
nationale et son avenir; la géographie
et le cours naturel des choses vous donnent
dans la question Turque, de forcer et d'y
avantager que rien ne peut vous nuire.
Pourquoi susciter contre soi un orage
quand il suffit de laisser couler l'eau?

Adieu. J'en disais bien plus si nous
causions.